

*Offert par M. de Dr Raige - Dehorme  
par Gaudet*

# NOTICE

BIOGRAPHIQUE

sur

**M. LE D.<sup>R</sup> LERMINIER,**

MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR ET CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES,  
ANCIEN MÉDECIN DE L'EMPEREUR,  
MÉDECIN DE L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ ET DES ÉPIDÉMIES DU  
DÉPARTEMENT DE LA SEINE, MÉDECIN CONSULTANT DE L'ÉCOLE  
MILITAIRE DE SAINT-CYR, DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS  
ET DE MADRID, DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION D'ABBEVILLE  
ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC., ETC.

**PAR A. M. GAUDET,**

Docteur en Médecine.

---

PARIS.

IMPRIMERIE D'AD. MOESSARD ET JOUSSET,  
Rue de Furstemberg, N.º 8 bis.

1836.





---

# NOTICE

BIOGRAPHIQUE

SUR M. LE D.<sup>r</sup> LERMINIER.

---

Il est des hommes dont la biographie ne peut être qu'un panégyrique. Tout le devoir du biographe est de n'omettre, dans l'histoire de leur vie, aucune des circonstances qui l'ont rendue ou chère, ou utile, ou respectable au monde où ils ont vécu : sa sagacité n'est guère alors que de la reconnaissance ingénieuse et pénétrante. Une seule phrase donnée à la convenance du genre ou au besoin de briller, interromprait l'unité, la simplicité de ces belles vies, qu'on doit conserver comme une sorte de legs de ceux qui ne sont plus.

M. le D.<sup>r</sup> Lerminier est un de ces hommes-là. Sa vie ne peut être que son panégyrique, et parmi ceux qui pouvaient la raconter, le plus sûr de réussir était celui qui en savait le plus de circonstances : ç'a été l'avantage payé par de bien amers regrets de celui qui écrit cette notice. Honoré pendant de longues années de l'amitié du D.<sup>r</sup> Lerminier, admis par lui aux douceurs d'une intimité de toutes les heures, j'ai eu le bonheur d'être de ceux devant lesquels il a le plus vécu, et j'ai osé écrire sa vie, parce que j'ai

senti que pour la faire intéressante, je n'avais qu'à soulager mon cœur des souvenirs qu'il y a laissés, et que vouloir relever un si noble caractère par un appareil de langage et des ornemens de convention, c'eût été plus qu'une prétention ridicule, c'eût été une impiété envers sa mémoire. Si je sais bien me souvenir, j'aurai rempli mon devoir, j'aurai réussi.

M.-T.-N. LERMINIER est né à Saint-Valéry-sur-Somme, de L.-M. Lerminier, avocat au parlement à Abbeville, et de dame Adèle Chesnel. L'un et l'autre comptaient des ancêtres dans la robe depuis 300 ans. Ils étaient de ces bonnes familles bourgeoises que la révolution de 89 a aussi nivelées, et qui, dans l'état social de cette époque, tenaient le milieu entre la noblesse et la classe qui fournit le plus au *tiers-état*. Cette sorte d'aristocratie mitoyenne créée dans ces familles par des charges de magistrature ou des fonctions municipales éminentes, s'est fondue depuis dans cette majorité intelligente qui constitue aujourd'hui la force et la puissance de notre pays.

M. Lerminier perdit ses parens à l'âge de 7 à 8 ans, et fut élevé à Paris par une de ses tantes paternelles. En 1779 il revint faire son éducation à Abbeville, qu'il considéra depuis lors comme sa patrie. Comme il avait manifesté de bonne heure du goût pour la médecine (1), Paris le revit en sortant du collège; mais

---

(1) On rapporte que passant un jour devant l'École de Médecine, il dit à une femme qui le conduisait : « Je veux être professeur là. » Ce désir d'enfance faillit se réaliser; car, en 1821, il ne s'en fallut que d'une

ses cours furent bientôt interrompus par les évènements de la révolution française. Les écoles étaient fermées; il se retira dans son pays natal. Dans ces temps calamiteux, il fallait être révolutionnaire ou soldat, sous peine d'encourir le soupçon, et l'on sait ce qu'était alors le simple soupçon. M. Lerminier devint soldat. Une loi appelait sous les armes tous les jeunes gens de 18 à 25 ans : il partit comme sous-lieutenant dans le premier bataillon du district d'Abbeville. Il aimait à raconter plus tard les scènes de sa vie militaire, comment, après avoir pris leur cantonnement à Berg-Saint-Vinox, lui et plusieurs de ses camarades, jeunes gens de famille comme lui, furent accusés par les jacobins du lieu de n'être pas d'assez bons sans-culottes, et comment ils n'échappèrent à cette mortelle inculpation qu'en se faisant tapageurs nocturnes, au grand déplaisir de la population picarde, mais aux acclamations des vrais patriotes.

Mais ce n'était pas dans la carrière militaire que M. Lerminier devait faire l'honneur de sa province. En janvier 1794, il fut exempté du service militaire comme chirurgien, et revint à Abbeville où il suivit l'hôpital et visita les malades pauvres pendant deux années, après lesquelles la réouverture des cours publics le ramena dans la capitale. Il n'avait pas encore obtenu ses grades, que déjà ses compatriotes le nommaient à la place de médecin adjoint de l'hôpital de

leur ville. J'ai trouvé dans une correspondance de cette époque que ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fit le sacrifice de quitter Paris. Il alla d'abord prendre ses grades à l'école de médecine de Caen, où il soutint successivement, selon l'usage du temps, les thèses suivantes : 1.<sup>o</sup> *Sur la nutrition des êtres organiques*, pour le baccalauréat; 2.<sup>o</sup> *Sur la nature et la succession des maladies épidémiques*, pour la licence; 3.<sup>o</sup> *Sur le cadre entier de la médecine*, pour le doctorat. En arrivant dans sa ville natale, il eut tous les honneurs qu'on put lui donner : déjà médecin de l'hôpital, il fut membre de la Société d'émulation d'Abbeville, et bientôt secrétaire de la section des belles-lettres et des sciences.

Les souvenirs de Paris poursuivirent M. Lerminier dans sa paisible vie de province. Il se sentait appelé à figurer sur un plus grand théâtre. Après deux années d'exercice dans sa ville, il quitta son hôpital et vint prendre place parmi les élèves et les amis de Corvisart. Ce parti décida de son avenir. Bien peu de temps après, il fut reçu membre de la Société Médicale d'émulation de Paris, dont Bichat était alors le secrétaire. C'est aussi à cette époque de sa vie qu'il compta parmi ses condisciples et ses amis les hommes qui se trouvent placés aujourd'hui à la tête de la médecine française. Avec eux il contribua à former l'école si justement célèbre de Corvisart, que ses entretiens nous faisaient revivre. Tous les disciples de cette école ont été nos maîtres : la plupart, hélas ! ont déjà disparu, après avoir laissé après eux le souvenir de grands ser-

vices rendus à l'humanité ou une réputation fondée sur des ouvrages qui ont puissamment contribué à l'avancement de notre science.

En 1802, M. Lerminier fut nommé médecin du premier dispensaire de la Société Philantropique, et en 1804, membre de la Société de l'École de Paris. En 1805, il passa une thèse d'aggrégation à Paris, qui a pour titre : *Propositions sur la coction et sur les crises* (1). En 1806, il fut envoyé dans les départemens de l'ancienne Bourgogne, où des maladies épidémiques s'étaient déclarées parmi les prisonniers de guerre. C'est après avoir rempli cette mission avec zèle et dévouement, qu'il obtint la place de médecin expectant de l'Hôtel-Dieu, et de médecin des épidémies de l'arrondissement de Sceaux. En 1808, Corvisart lui annonça lui-même sa nomination à la place de médecin par quartier de la maison et de l'infirmerie impériales. En 1813, il fut chargé d'un service à la Pitié, à l'époque désastreuse du typhus des hôpitaux. 1814 vint changer sa position, et la place de médecin de l'école militaire de Saint-Cyr, qu'il obtint, fut loin de compenser tout ce qu'il perdit. D'ailleurs, après les cent jours, pendant lesquels il avait

---

(1) J'ai sous les yeux un exemplaire de cette dissertation, dont l'histoire est curieuse à raconter. Sabatier l'avait possédée et y avait écrit de sa main une note analytique justement favorable. En 1828, M. le D.<sup>r</sup> Ribes père trouva cette thèse chez un bouquiniste, et l'envoya à son auteur, après y avoir fait délicatement ajouter ces lignes par M.<sup>me</sup> veuve Sabatier : « Je reconnais cette écriture pour être bien celle de M. Sabatier.

repris son service auprès de l'Empereur, il redescendit simple médecin consultant de cette école. En 1816, il entra à la Charité après dix années d'exercice dans les hôpitaux, tant à l'Hôtel-Dieu et à la Pitié qu'à Beaujon. Il fut membre titulaire de l'Académie de Médecine dès l'instant de sa formation, et jusqu'à sa mort, il y fit partie de la commission des eaux minérales qu'il connaissait si bien. En 1831, il devint membre de la commission de salubrité du premier arrondissement, et quand il mourut, il venait de succéder à son ami Bourdois dans le poste de médecin des épidémies du département de la Seine.

Dans cet historique abrégé des faits qui forment l'existence si remplie de M. Lerminier, je choisirai les plus importans pour le montrer tel qu'il a toujours été, jamais au-dessous de la position que le sort lui avait faite ou que le travail lui avait conquise, et toujours bien supérieur dans l'intimité aux actes les plus éclatans de sa vie publique.

A l'époque où Corvisart fit entrer son ami dans la maison médicale de l'Empereur, commença pour M. Lerminier une vie nouvelle et aventureuse, dont il nous parlait souvent avec émotion, et dont les récits nous intéressaient comme tout ce qui appartient à l'histoire gigantesque de Napoléon. Il assista dès lors à tous les grands succès et aux revers non moins grands de cette glorieuse période de notre histoire militaire.

Les rapides mouvemens des armées françaises le portèrent successivement en Espagne, où il vit la ré-



volte de Madrid et le commencement de la guerre d'extermination que nos soldats y soutinrent; en Russie, où il subit toutes les désastreuses conséquences de l'incendie de Moscou et de la retraite de 1812, et en Saxe, où il fit la calamiteuse campagne de 1813.

On sait que, le 2 mai 1808, Madrid donna le signal de l'insurrection générale qui mit en armes toute la péninsule espagnole. La vie de M. Lerminier courut alors des dangers réels, d'où il n'échappa que par sa présence d'esprit et sa fermeté. Peu de temps après, le Prince Murat fut subitement attaqué de cette maladie connue sous le nom de *colique de Madrid*. Tous ses officiers, exaspérés déjà par ce qu'ils appelaient la perfidie espagnole, crurent à un empoisonnement et crièrent hautement à la trahison. M. Lerminier vint remettre le calme dans les esprits en rendant la santé à Murat.

La retraite de Russie fournit à M. Lerminier l'occasion de déployer cette puissance de corps et d'esprit, qui manqua à tant de milliers de ses compagnons d'infortune. Moscou avait brûlé sous ses yeux; tous les corps d'armée étaient débandés; la maison de l'Empereur n'existait plus. C'est alors que commencèrent pour lui ces longues marches qu'il fallut faire sous un ciel de fer, au milieu de tous les dangers de la guerre et de toutes les privations d'une déroute sans exemple dans l'histoire des armées. Dans cette existence si pleine de hasards, il eut à exercer chaque jour et à chaque heure une faculté qui prédominait en lui, faculté qui n'est autre que le sens de l'obser-

vation appliqué à la défense personnelle, et qui consiste à la fois à prévoir le danger et à s'en tirer par la prudence, au moment où il nous environne de toutes parts. Quand ses compagnons d'infortune, moins prudents, cédaient à l'instinct du repos et de la faim, lui, savait s'imposer des privations qui le sauvèrent plusieurs fois de la captivité ou de la mort.

M. Lerminier se plaisait souvent à raconter toutes les péripéties de ce pêle-mêle immense et lamentable qui se nommera désormais la *retraite de Russie* ; il redisait surtout avec un accent qui trahissait l'émotion la plus profonde, l'épisode suivant dans lequel il avait été le principal acteur.—Entre Bobr et Kowno, il cheminait avec son neveu qui avait fait partie de l'escadron sacré ; le froid, la fatigue et la faim avaient épuisé les forces du jeune officier ; lui, au contraire, se conservait intact sous le poids de tant de fléaux. Il soutenait son neveu défaillant ; il voulut même le porter, mais ses forces trahirent son dévouement ; il succomba sous son fardeau. Je voudrais pouvoir retracer ici la situation déchirante de ces deux infortunés, lorsqu'il fallut se séparer, lorsque l'oncle se vit forcé d'abandonner son neveu au milieu des vastes steppes de neige de la Russie. Le ciel ne permit pas qu'une scène, où l'héroïsme même avait été inutile, eût le dénouement dont la pensée avait dû rendre leurs adieux si pénibles. Un officier général, qui avait pu conserver ses équipages, reconnut en passant le neveu de M. Lerminier ; il le recueillit dans sa voi-

ture et le sauva ainsi d'une mort certaine. Qu'on imagine ce que durent sentir, à quelques semaines de là, l'oncle et le neveu, en se retrouvant dans un pays ami!

Dans la campagne de 1813, M. Lerminier partagea toutes les vicissitudes de la grande armée. C'est à cette époque qu'il guérit le Prince Berthier d'une fièvre intermittente pernicieuse; ce qui lui donna l'occasion de voir de près la personne de l'Empereur. Il aimait encore à rappeler l'impression qu'il avait ressentie la première fois qu'il avait vu le grand homme venir familièrement s'asseoir sur le lit de son malade, l'examiner avec son œil pénétrant et en quelque sorte interroger la maladie, comme un être qui devait aussi lui obéir.

La maladie et la guérison du Prince Berthier le lièrent, et plus tard lièrent sa famille à M. Lerminier par des sentimens qui ont duré jusqu'à son dernier jour. Le poste qu'il occupait dans la maison de l'Empereur lui valut d'autres patronages non moins illustres, qui devinrent souvent pour lui d'honorables amitiés. C'est ainsi que la plupart des personnages célèbres de l'époque impériale ont été ou ses cliens ou ses amis. Il connut Murat, fut lié avec le Prince d'Eckmühl et le Maréchal Duroc, et devint l'ami du Duc de Montebello et d'une foule d'autres généraux. Dans l'ordre civil, beaucoup d'éminens fonctionnaires, parmi lesquels furent MM. le Comte Guéhéneuc, le Comte Stanislas de Girardin, le Comte Beugnot, le Duc de Vicence, l'aimèrent dès l'époque de

l'empire, et sont encore aujourd'hui au nombre de ceux qui regrettent sa perte. Ceux qui sont morts avant lui, avaient légué à leurs fils les sentimens de confiance et d'affection qu'ils lui portaient. Ces amitiés héréditaires se sont rencontrées fréquemment dans le cours de sa vie.

Un instant, M. Lerminier dut voir, dans la chute de l'empire, la ruine de ses espérances de gloire et de fortune. A cette époque, en effet, il porta, comme tant d'autres, la peine des vaincus, et se trouva placé dans un véritable état de suspicion. Qui ne sait que tout ce qui avait été fidèle à l'empire pendant les cent jours, eut à souffrir du mouvement de réaction qui suivit la seconde restauration ? Mais une nouvelle ère de succès devait bientôt s'ouvrir pour M. Lerminier, et lui conquérir une place parmi les sommités de la pratique médicale de Paris.

Dans les premiers temps de la restauration, il se forma naturellement, parmi les illustres débris de l'empire, une sorte de franc-maçonnerie qui s'associa tout les hommes qui avaient partagé la gloire et les revers de cette brillante époque. Dans l'ordre médical, M. Lerminier partagea cette sorte de confraternité, et fut tout d'abord l'homme adopté et préféré. Il était l'élève et l'ami de Corvisart ; il était destiné à le remplacer un jour auprès de l'empereur. Ces titres lui furent comptés dans l'opinion, mais sa belle carrière de praticien ne dut pas s'arrêter là ; on vit, en peu d'années, son nom se répandre dans toutes les classes et dans tous les partis de la société parisienne.

La réputation médicale de M. Lerminier s'accrut surtout, quand il vint à l'hôpital de la Charité succéder à Bayle, qui lui-même y avait remplacé Corvisart. C'est dans la carrière des hôpitaux, et particulièrement à la Charité, que son caractère, son cœur et son esprit veulent être jugés.

Peu de temps s'était écoulé depuis que M. Lerminier avait obtenu un service à la Charité, lorsque le monde médical fut remué par deux événemens remarquables, l'apparition de la doctrine physiologique et la découverte de l'*auscultation médiate dans les maladies de poitrine*. Comme une conséquence naturelle de ces deux faits, la culture ardente de l'anatomie pathologique vint s'emparer en même temps de tous les esprits.

Il est dans l'ordre scientifique, comme dans l'ordre moral, des événemens qui servent de pierre de touche pour apprécier les hommes. Ceux dont je viens de parler sont de cette nature. Ils ont déterminé l'attitude et la valeur scientifiques de M. Lerminier.

A la venue d'un nouveau système, les hommes d'une science se partagent toujours en deux camps. Les uns se mettent avec ardeur au service des idées nouvelles, les autres les rejettent et les dénigrent avec passion. Entre ces deux partis s'élève une minorité d'esprits sages, laquelle, sans rompre avec le passé, s'enquiert avec calme de la raison du présent, et croit que les systématisations actuelles sont en partie l'expérience formulée des siècles, en partie l'effet de l'es-

prit d'exclusion propre aux intelligences énergiques et absolues, à qui il est donné de faire des systèmes. C'est dans ce point de vue et sauf cette sage restriction, que les systèmes et les faits sont également du domaine de toute science. Les faits sont les matériaux impérissables, et les systèmes seraient justement comparés à ces ordres d'architecture qui donnent la forme aux matériaux, cette forme à laquelle succède bientôt une autre forme, et que les contemporains acceptent comme une vérité relative. Le jour vient enfin, où, riche de toutes les conquêtes accumulées, quelque intelligence supérieure met en œuvre tous ces faits successivement appliqués à des systématisations différentes et souvent contradictoires, et construit, de tout ce qu'il y a eu de vrai dans toutes ces formes réunies, l'édifice général et définitif de la science. Par la nature de son esprit, M. Lerminier, placé en présence du système et des faits, devait prendre le parti d'un éclectisme éclairé. Malgré sa prédilection pour le passé, à l'insu peut-être de lui-même, il se retrancha dans cette ligne. Parmi les idées systématiques nouvelles, il ne fit choix que de celles qui se trouvèrent vérifiées par la plus rigoureuse observation.

Dès 1819, le public médical reçut la nouvelle qu'une découverte capitale venait d'être faite par Laennec, dans la diagnostic *des maladies de poitrine*. Ce qui transpira dès lors, hors de l'enceinte de l'hôpital Necker, de ses procédés d'investigation, fut adopté par M. Lerminier avec un enthousiasme

de jeune homme. Une méthode, qui portait si complètement le cachet de l'école corvisarienne, devait être acceptée ainsi par l'un de ses plus dignes représentans. En effet, les noms et les travaux de cette école se suivent dans une chaîne non interrompue jusqu'à nous : le *Traité des Maladies du cœur* de Corvisart, a préparé les *recherches sur la phthisie pulmonaire* de Bayle, et celui-ci a tracé la voie à Laennec, lequel a été complété par M. Louis.

Dès sa naissance, l'auscultation médiate eut droit de domicile dans le service de M. Lerminier, tandis que plusieurs années après, des esprits, même distingués, refusaient à ce grand fait une place dans la science. Si l'auscultation s'est vengée de ces derniers par ses succès, on peut dire qu'elle récompensa celui qui le premier peut-être l'avait accueillie avec faveur. En effet, c'est par elle, c'est en l'employant tous les jours, avec une habileté consommée, qu'il acquit un goût décidé pour l'étude des affections de la poitrine, et qu'il se fit, dans ces maladies, une juste réputation de spécialité aux yeux du public.

Durant les jours d'éclat de la doctrine physiologique, à l'apparition de l'auscultation médiate et à l'espèce de réhabilitation de Morgagni, on se rappelle quel mouvement entraîna les esprits vers l'anatomie pathologique. Nous vîmes alors M. Lerminier, je puis dire jeune et plein de zèle, nous donner l'exemple à tous, et nous communiquer une partie de l'ardeur qui l'animait dans la recherche du *vrai*. Je citerai parmi ceux qui eurent le bonheur de parta-

ger son enthousiasme et d'être associé à ses études, MM. Amussat, Andral, Blandin, Soulas, et plus tard, Bouvier, Dalmas, Reynaud. Plusieurs de nos condisciples de cette fervente époque sont aujourd'hui l'honneur de leur pays : Puyoo à Pau en Béarn, Reynaud au Puy en Auvergne, Carswel à Londres, Lombard à Genève. Ce temps a laissé dans la mémoire de tous, des souvenirs de reconnaissance qui ne s'effaceront jamais. Celui qui arrivait auprès de M. Lerminier avec le goût de l'observation et celui qui avait une recherche spéciale à faire dans le vaste champ des maladies, trouvaient en lui un homme prêt à l'aider de sa propre expérience, et à mettre les salles à sa disposition. Qui ne sait que c'est à cette bienveillance constante, je dirai presque à cette abnégation de lui-même, que nous devons l'ouvrage si remarquable de *la Clinique médicale* ?

M. Lerminier était un des plus anciens médecins des hôpitaux de Paris. Pendant vingt-cinq ans, il a montré, dans les différens services qui lui ont été confiés, une exactitude journalière qui n'a peut-être pas d'exemple. Comme je l'ai dit, c'est au lit des malades qu'il faut juger son esprit et son cœur ; sa pénétrante bonté savait reconnaître tantôt celui que conduisait à l'hôpital la loi d'une dure nécessité, souvent après avoir connu des jours de richesses et de luxe, tantôt celui qui succombait aux fatigues d'une profession pénible ou délétère. Il était admirable de bienveillance pour eux ; mais il n'avait aucune pitié de qui simulait une maladie dans le but d'usurper



une place et des soins, attendus peut-être à ce moment-là par quelque honnête père de famille. Quant à ceux qui, victimes de funestes habitudes ou affectés de quelque maladie non avouable, recouraient à son art, ils trouvaient en lui le médecin prêt à agir, il est vrai, mais qui savait leur donner une leçon indirecte en adressant à ceux qui l'entouraient, quelques paroles d'une ironie fine et délicate qui montraient le moraliste dans le médecin, et qui trahissaient le don supérieur d'observation qui le distinguait.

C'est de même au lit des malades, et « comme ministre de l'art et interprète de la nature, » que se dévoilait toute la valeur intellectuelle de M. Lermnier; c'est là qu'il mettait chaque jour en œuvre une qualité précieuse, bien plus rare parmi nous qu'on ne le pense, le tact médical. Je ne crains pas de le dire, peu de médecins, parmi ses contemporains, l'ont possédé à un si haut degré que lui. Le tact médical qu'on admirait surtout dans Corvisart, n'est pas plus une sorte de talent divinatoire qui dévoile la nature et le siège d'une lésion, que cet acte simple d'attention et de jugement qu'exécute le premier venu en présence d'une maladie qu'il veut connaître. Pour le bien définir, il ne faut y voir qu'une application sûre des sens de l'observateur, qu'une perception prompte des symptômes caractéristiques du mal et l'induction sévère d'une intelligence qui saisit exactement les rapports entre les objets. Quand le tact médical s'exerce, ces diverses opérations de l'esprit sont si rapides et si heureuses,

qu'il paraît effectivement un sens divinatoire aux yeux de ceux qui le voient en action. Par le tact, M. Lerminier obtenait des résultats qui étonnaient d'autant plus les assistans, qu'il n'avait pas l'habitude de formuler ses modes d'observation. Il fallait le laisser examiner, scruter son malade, s'y appliquer, s'en pénétrer, pour ainsi dire, par tous les sens; cette opération, qui n'était jamais longue, était sûre dans ses résultats. Si on lui demandait compte de son procédé, il avait l'habitude de faire jaillir à votre esprit un symptôme peu apparent, inattendu, qui à lui seul trahissait le *morbi genius*, ou bien il se retranchait dans le demi-silence d'un homme qui ne peut pas prouver ce qu'il sent et qui perçoit des rapports qu'il lui est impossible d'exprimer.

M. Lerminier portait encore son tact médical dans les études d'anatomie pathologique. Qui ne sait avec quel bonheur de prévision il annonçait les lésions que la maladie avait laissées après la mort, avec quelle bonne foi il la cherchait!

Un des caractères qui distinguaient encore son talent pratique, c'était une grande ressource thérapeutique. Il maniait les moyens et les variait avec une grande habileté. Cette rare aptitude lui avait créé dans l'opinion du monde une sorte de spécialité dans la prescription des eaux minérales, et spécialement des eaux des Pyrénées. Il avait en celles-ci une grande et juste confiance; car il les avait visitées et les avait beaucoup employées dans le cours de sa pratique. Sa prédilection et sa confiance étaient surtout acquises

aux Eaux-Bonnes, situées au fond de la délicieuse vallée d'Ossau. Il parlait souvent de ses courses aventureuses aux Pyrénées et de son pèlerinage à Iseste, où Bordeu est né, où se voit sa maison encore décorée des portraits de ses illustres cliens. C'est à Iseste, comme on sait, que Bordeu voulait aller mourir. Quelques années après, j'ai eu le bonheur de trouver en honneur dans ces pays le nom de M. Lerminier, et d'être le témoin des merveilleux succès qui avaient déterminé sa prédilection pour les Eaux-Bonnes.

Ainsi, comme médecin, M. Lerminier possédait la plus éminente faculté, celle de bien voir. Quant à cette autre faculté qui vient plus du caractère que de l'intelligence, qui consiste à dissenter sur un sujet connu, à communiquer aux autres ses convictions, à discuter ses opinions, il la désira toute sa vie avec un sentiment qui ne servit jamais qu'à lui inspirer de lui-même une défiance exagérée. Aussi, comme tous les gens de bonne foi avec eux-mêmes, était-il toujours prêt à s'effacer devant ses confrères et à admirer chez eux ce qui lui manquait sous ce rapport. Il exaltait avec trop d'enthousiasme les esprits faciles et disert, comme s'il avait oublié que le beau langage ne suppose pas toujours, et même exclut quelquefois en médecine pratique, le bon diagnostic et les grandes ressources thérapeutiques.

Le service médical de M. Lerminier a été jusqu'à son dernier jour une arène où ont été éprouvés et vérifiés avec ardeur tous les travaux modernes sur la médecine. La science doit à sa facilité et à ses encourage-

mens d'avoir vu sortir des salles de la Charité les recherches les plus exactes qui aient été faites dans ces dernières années sur différentes parties de l'art de guérir. Parmi tous ceux qui ont fréquenté cet hôpital, qui ne se rappelle avec une reconnaissance mêlée de respect, l'abnégation avec laquelle il nous appelait à l'examen de ses malades, et sollicitait nos jugemens sur la nature et le siège de leurs affections ?

M. Lerminier a fourni son contingent à la science par le patronage et les encouragemens qu'il a prodigués aux jeunes gens. La pratique civile de la médecine avait envahi sa vie tout entière, et ses enseignemens n'ont pas dépassé l'enceinte de son hôpital. Emporté par le tourbillon des occupations médicales, il a toujours soupiré après ces momens de calme et de méditation, que si peu de médecins connaissent, et qu'il eût aimé de consacrer à la science, comme il a toujours regretté d'être éloigné du commerce journalier des grands maîtres de l'art, dont la culture avait employé les belles années de sa jeunesse. L'article *circulation* du grand Dictionnaire des Sciences médicales et un mémoire sur l'*apoplexie*, sont tout ce qui reste des monumens originaux de sa vaste expérience.

Un grand respect de lui-même et de sa profession caractérisait tous les actes de sa vie de praticien. Aujourd'hui que la médecine est devenue trop souvent industrielle, il souffrait de la dégradation de cet art où le désintéressement est une des qualités nécessaires de ceux qui le pratiquent. Il ne pardonnait pas dans son âme aux confrères indéliçats ou malveillans, pour qui

la médecine est un champ de rapine. Lui, le modèle de la probité en toutes choses, les stigmatisait avec sa phrase vive et ingénieuse. Il avait une opinion trop haute de la dignité de sa profession, pour rendre le monde spectateur d'une de ces collisions qui rabaissent toujours le rôle du médecin ; mais il rapportait chez lui un profond sentiment d'amertume contre celui qui l'avait blessé.

A toutes les qualités de l'esprit qui font le médecin consommé, M. Lerminier joignait celles qui gagnent les succès du monde. Ce qui est rare à notre époque parmi les hommes occupés de science, il avait conservé un goût éclairé pour les études classiques. On l'entendait souvent citer avec bonheur les textes anciens et les auteurs des beaux temps de notre littérature. L'usage qu'il faisait du latin servait parfois à donner à son langage une force et une précision remarquables. Il faut l'avouer, nous n'appartenons plus à cette génération qui, pour parler sa langue, ne se présentait au sanctuaire d'Esculape, qu'après avoir été nourrie des muses grecques et latines. *Ignari sunt sine latinitate et græcitate*, disait M. Lerminier dans ses momens d'épanchement.

On m'a communiqué une épître qu'il avait composée à l'âge de 26 ans, sous ce titre : *Mes études en médecine*. Il s'y montre élève de l'école de Delille si fort en honneur à cette époque ; il y décrit les amphithéâtres, les laboratoires de chimie, les herborisations, et il y trace le portrait du véritable médecin qu'il ter-

mine par ce vers, comme s'il avait voulu nous laisser un modèle d'inscription pour sa tombe :

Il s'enrichit moins d'or que de reconnaissance.

Cette pièce écrite avec beaucoup de grace d'esprit et de fraîcheur d'imagination, est pleine de ces sentimens nobles, dont la pratique constante devait honorer la vie de M. Lerminier. Elle est marquée de cette jeunesse de pensée qu'il conserva jusqu'à sa mort, et de ce goût pour le beau qui n'est que l'idéal du bon sens.

Enfant du dernier siècle, M. Lerminier avait beaucoup pratiqué ce siècle dans sa littérature, qu'il connaissait si bien. Il en avait adapté la philosophie à sa délicate nature, en rejetant tout ce qu'elle avait eu de cynique. Tout en respectant ce qu'il y a de sacré dans les croyances individuelles, il faisait spirituellement justice du ridicule et de l'odieux des superstitions.

Un goût prononcé pour les études géographiques et héraldiques, était un des traits distinctifs de ses habitudes intellectuelles. Sa bibliothèque était riche en ouvrages relatifs à ces deux sciences. Il avait au plus haut degré la mémoire spéciale de tous les objets qui s'y rapportent. Cette mémoire, qu'on appelle *locale*, était surtout merveilleuse chez lui. Les lieux qu'il avait vus dans le cours de ses campagnes ou de ses voyages, lui étaient présens comme des souvenirs de la veille. Sa parfaite connaissance des généalogies rendait sa conversation attachante pour ceux qui aimaient les études de ce genre, et surtout pour ceux qui y trouvaient des souvenirs héréditaires. L'histoire

moderne était principalement envisagée par lui , sous le point de vue des noms qui ont coopéré aux événemens. Aussi peut-on dire qu'il avait résumé pour son usage les mémoires du dix-septième et du dix-huitième siècle.

M. Lerminier découvrait, avec une admirable sagacité, les influences morales qui ont si souvent une action destructive sur la santé : ce don lui venait moins d'une froide curiosité de savant que d'un élément sympathique prédominant dans son cœur. La clairvoyance qui console, fut peut-être indépendamment de toutes ses qualités sociales, une des principales causes de ses succès dans le monde. On ouvrait d'avance son cœur à un homme qui savait si bien y lire, et on lui disait le mal comme le bien. Heureux ou malheureux, on trouvait plaisir ou soulagement à s'épancher dans le sein d'un homme qui allait au devant de votre confiance et vous épargnait la moitié du chemin.

M. Lerminier était surtout un homme rare dans ses effusions familières, quand il avait rencontré un cœur capable de comprendre le sien, devant lequel il pût se livrer sans réserve; c'est alors que son esprit cultivé, nourri des belles-lettres, s'épanouissait dans une conversation capricieuse, mais toujours suivie, et qu'appréciant les hommes et les choses, il déroulait à vos yeux toute sa science de la vie. Esprit naïf et fin, maniant la raillerie avec grâce et bienveillance, voltairien, moins le fiel du maître, il épanchait ses trésors d'expérience profonde en apophthegmes

dont l'expression piquante n'appartenait qu'à lui, en anecdotes qui mettaient en action sa philosophie, en citations faites à point, qui donnaient à sa sagesse l'autorité des siècles.

C'est dans ces communications intimes que son cœur tout entier se dévoilait, en laissant voir sa sympathique admiration pour le beau moral. On le voyait souvent touché jusqu'aux larmes, quand ses courses de praticien lui avaient offert le spectacle d'une de ces familles si rares, qu'unissent toutes les convenances des affections et des devoirs, et que la plus haute moralité guide et soutient dans toutes les vicissitudes de la vie.

Peu d'hommes ont porté aussi loin que M. Lermnier la bonté du cœur, une bonté inépuisable exempte de ces inégalités auxquelles n'échappent guère les plus bienveillantes natures. S'il avait à se plaindre de quelqu'un, il sortait rarement de ses formes ordinaires, mais qui le connaissait un peu, voyait bientôt que son cœur s'était resserré sur lui-même, comme ces feuilles qui ont été touchées et qui se replient sous le contact. Il avait en lui des fibres qu'il était facile de blesser, et sa susceptibilité était justement proportionnée à son universelle bienveillance et à la mesure qu'il gardait toujours avec toutes les opinions. Chez un homme comme M. Lermnier, cette mesure n'était pas suspecte. Les ménagemens envers les autres ne sont que de la tolérance chez celui qui n'a pas d'ambition, tandis qu'ils sont de l'hypocrisie dans l'homme qui en fait un moyen d'arriver.



Sa haute dignité personnelle, aussi bien que sa constante bonté, élevaient un rempart de respectueuses déférences autour de lui, au milieu des élèves que lui renvoyait chaque année le renouvellement des Internes et des Externes. Jamais aucun d'eux ne franchit cette limite qui sépare de la jeunesse l'homme placé haut par son âge, sa position et son talent. Cette remarque n'est peut-être pas inutile à une époque où des hommes, éminens d'ailleurs, n'ont pas su toujours faire respecter ce terrain sacré dans leurs contacts journaliers avec les jeunes gens.

« Il est des hommes, dit Labruyère, qui, dans une carrière brillante, ont bien fait leurs preuves; mais descendez dans leur intimité, vous y découvrirez encore des trésors, qui vous feront dire que leurs qualités de cœur et d'esprit valent encore mieux que leur vie apparente. » Tel fut M. Lerminier. Nous le voyons jouir toute sa vie d'une belle réputation, occuper des postes honorables, fruits de son talent; mais si nous descendons dans sa vie intime, nous le trouvons encore bien supérieur à sa fortune par son cœur et par son esprit.

M. Lerminier fut pendant vingt ans l'un des praticiens les plus occupés de Paris. Jusqu'à ses derniers jours, son activité ne se ralentit pas d'un moment, et c'est là, disons-le, qu'il faut chercher l'origine de sa maladie et la cause de l'affreux malheur qui l'a terminée. Il se levait tous les jours de quatre à cinq heures du matin : ainsi que Dupuytren, il était à son hôpital à six heures du matin en été, et à sept heures en hiver. La journée ne lui laissait de repos que le

temps qu'il consacrait à donner des consultations chez lui : le soir, il s'était fait une habitude d'aller chez quelques amis, ou de visiter quelques malades; il se couchait en général très-tard, et dormait ainsi trop peu.

Après avoir résisté aux campagnes de l'empire, M. Lerminier a succombé aux fatigues de la pratique médicale : confiant dans sa constitution d'athlète et dans ses habitudes d'activité, il voulut lutter contre la maladie : la maladie fut victorieuse. Nous avons vu sa robuste organisation se défendre pied à pied contre le mal, et ne céder qu'après avoir été détruite dans chacun de ses rouages. Au milieu de ce combat, si cruel pour sa famille et pour tous ceux qui l'aimaient, on a pu regarder comme une dernière intention bienveillante de cette nature qui l'avait si bien doué, que dans une affection si grave, celui qui avait tant de fois, pendant sa longue carrière, prononcé de justes et funestes pronostics, ne conservât pas pour lui-même cette faculté de porter un arrêt. Pendant toute la durée de sa maladie, il en ignora la gravité. Sur la fin, sa position lui fut cachée par un de ces nuages qui viennent quelquefois marquer la dernière période de nos maladies.

Les derniers devoirs furent rendus à M. Lerminier par les hommes éminens de la médecine française. M. Pariset, en sa qualité de secrétaire de l'Académie, devait être l'organe de leurs regrets, mais une circonstance imprévue l'en empêcha. M. Eugène Lerminier prononça sur la tombe de son oncle quelques paroles éloquentes, par lesquelles je termine cette

notice sur un homme que je dois regretter plus qu'un autre peut-être, puisqu'il est, après mon père, l'homme que j'ai le plus aimé et de qui j'ai le plus reçu dans ma vie :

« On peut m'en croire, moi qui si souvent ai profité de ses entretiens, qui lui dois tant de conseils utiles, tant de directions salutaires, dont il se plaisait tant à suivre les commencemens dans la vie et dans le monde; je le jure ici, je ne connais pas une idée grande, un sentiment généreux, qui n'ait eu son écho dans le cœur et dans l'intelligence de mon oncle. Il savait tout comprendre dans les régions les plus hautes, comme il savait tout sentir dans les affections les plus délicates.

» Quel intérêt ne prenait-il pas au début des jeunes gens dans la science ! Comme il les encourageait affectueusement ! Quelle bonté familière et toujours noble !

» Ses connaissances étaient immenses, et ici je ne parle pas de la médecine, dont les organes doivent sur ce point être seuls écoutés, mais je parle de toutes les connaissances humaines qu'il avait embrassées et approfondies. Il était inépuisable en souvenirs, en faits historiques; la conversation des contemporains les plus illustres lui avait livré les détails les plus curieux; une vie toujours active et partagée entre les cours, les champs de bataille et les occupations civiles, lui avait fait acquérir une promptitude admirable de conception et de jugement. Il était de cette grande école de l'empereur, où les choses se faisaient

vite et bien. Il eût succédé à Corvisart auprès de Napoléon, si la chute de l'empire ne fût venue lui offrir l'occasion de montrer dans les hôpitaux de Paris le même courage d'homme et de médecin qu'il avait déployé à Moscou.

» Son esprit naturel n'était pas moins riche que ses connaissances acquises. Ceux qui ont joui de son intimité ne me démentiront pas, si je dis que, pour l'originalité des points de vue et des saillies, le D.<sup>r</sup> Lerminier n'avait à redouter aucune comparaison, si haut qu'on veuille aller la chercher. Ses entretiens, et ma piété ne m'entraîne pas ici dans l'exagération, faisaient soupçonner ce que pouvait être la conversation de Voltaire et de Montesquieu. Et puis, au milieu de tant d'esprit, toujours du cœur; à côté d'une ironie élevée, la sensibilité naïve d'un enfant.

» Ah! nous le disons sans flatterie pour notre douleur, le D.<sup>r</sup> Lerminier n'a pas donné au monde toute l'expression de lui-même; sa réputation fut belle, mais sa valeur personnelle la surpassait de beaucoup; il a emporté avec lui le secret d'une partie de ses forces et de ses immenses facultés. Reçois, oncle chéri, du sein du monde invisible, recois nos hommages et nos regrets. Puissent-ils te prouver au moins que nous t'avons compris tout entier, et que ceux qui te pleurent ici avec nous, mesurent notre douleur à la connaissance que nous avons de toi-même! »